

LE PERE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France Un an... 6
Six mois... 3
Trois mois... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur Un an... 8
Six mois... 4
Trois mois... 2

OUVRONS L'ŒIL, LES FISTONS GARE AUX GOUPILLONEURS! GRÈVES DE MINEURS



Ouvrons l'Œil !

Où allons-nous, nom de dieu !
Voilà ce qu'il est bougrement difficile de prévoir !

La situation est tellement embarbouillée qu'on voit des choses bizarres.

Quoi de plus bizarre que de reluquer les gas d'attaque qui ont plein le cul de la société actuelle, qui ont soupé du parlementarisme et de toutes les formes gouvernementales, réduits à défendre la république actuelle ?

Non pas que les bons bougres l'aient à la bonne.

Non de dieu, non ! Elle a été trop marâtre pour qu'on la gobe.

Si on la défend, c'est sans amour : on la défend par crainte du pire.

Les anarchos, champions de la république bourgeoise qui a inventé contre eux l'abomination des « lois scélérates », qui les a persécutés avec rage et qui continue — malgré qu'ils se cognent pour elle — c'est assez gondolant, hein !

Eh bien, c'est comme ça !

Et les anarchos ne sont pas seuls à barer le chemin à la réaction : les socialos de toute catégorie, les plus incolores comme les plus révolutionnaires marchent de concordance.

Les chichis d'école, les distinguos d'étiquettes s'oublient momentanément pour faire front à la clique casardeuse et militaire.

C'est épouillant, mille marmites.

Mais c'est encore plus triste qu'épouillant !

Ah oui, c'est triste.

Il y aura bientôt la trentaine qu'on a foutu Badingue par terre et si on est davantage dessalés qu'à l'époque, si nous avons des idées plein le citron, il faut bien avouer qu'au point de vue matériel c'est le même tonneau.

Il n'a a quasiment rien de changé.

C'est toujours kif-kif bourriquot !

Que s'est-il donc passé durant cette trentaine ?

La république a fait faillite.

Un point... et c'est tout !

Sous Badingue, le mot « république » avait une signification galbeuse : il symbolisait tous les espoirs d'émancipation du populo, toutes les aspirations de bien-être, tous les désirs de liberté.

Depuis, le mot « république » est devenu l'équivalent de putainerie.

A qui la faute ?

A tous les braillards qui, sous l'empire, se posaient en irréductibles républicains. Une fois le terrain déblayé du régime impérial, ces bougres-là ont attrapé la queue de la poêle gouvernementale et, dès qu'ils ont eu mis un doigt dans l'assiette au beurre, ils n'ont eu qu'un dada : conserver l'Empire avec toutes ses horreurs, toutes ses crapuleries, tout son despotisme — le conserver intact, sauf l'étiquette.

Ça a été dans la chameaucratie républicaine une vie de bombances et de patachonnades.

Les jean fesse — opportunards et radicaillons — s'imaginaient que leur règne serait éternel.

Ils se montaient le job !

Les premiers temps, le populo prit patience. D'ailleurs, saigné à blanc par les Versaillais, il n'était pas d'humeur rouspéteuse. Puis, il avait encore confiance : on lui promettait des réformes... et il attendait de les voir venir.

A force de poirotter, il a fini par la trou-

ver mauvaise et par comprendre que ses nouveaux maîtres — malgré leur étiquette républicaine — étaient aussi crapuleux que les dirigeants vieux modèle, impérialistes ou royalistes.

Entre temps, toute la vermine réactionnaire manigançait dans les ténèbres; histoire de se payer nos têtes, Jules Ferry nous offrit la mascarade de l'expulsion des jésuites et nous eûmes la nigauderie de croire que c'était arrivé.

Ah ouat! Les jésuites ne furent expulsés que pour la frime.

En réalité, à l'heure actuelle, ils sont plus puissants qu'ils n'ont jamais été.

Depuis leur prétendue expulsion ils se sont décarcassés pour s'infiltrer partout et se poser en sauveurs du Capitalisme.

Sous le titre de *Pères de l'Assomption* ils ont emberlificotté les patrons et leur ont fait comprendre qu'il n'y a qu'eux d'assez roublards pour masturber les profos, au point de les rendre incapables de révolte.

Les capitalos ont saisi le joint et ont ouvert leurs usines aux ratichons.

D'autre part, grâce à LA CROIX, grâce aux cercles catholos, grâce à une tripotée d'associations et de groupements divers, ces maudits jésuites enrôlaient les petits bourgeoisillons et une kyrielle d'empapaoutés et de nicodèmes dépourvus de jugeotte.

Mais, si bêtes, si ostrogoths que soient ces disciples des jésuites, ils sont assez intelligents pour la besogne abrutissante à laquelle les ont dévoués leurs maîtres.

Il restait à prendre le populo!

Les jésuites s'y sont essayés et s'ils n'ont pas réussi à l'empaumer, du moins l'ont-ils un brin tourné: comme le populo se sait exploité, ces crapulards ont essayé de lui faire prendre le change en l'excitant contre les uniques capitalos juifs.

Ce fourbi des jésuites est roublard à tous les points de vue: c'est coup double!

Primo, ça les met au mieux avec les capitalos crétiens qui, dans cette campagne, voient l'élimination des concurrents;

Deuxièmement, ça fait perdre de vue au populo la vraie solution, — qui est la mise au rancard de tous les capitalos, sans distinction de poil ou de race: qu'ils soient crétiens, juifs ou athées.

Si on ajoute à cette ragougnasse que les jésuites se sont posés en parangons du patrouillotisme on s'apercevra qu'ils ont su exciter tous les préjugés idiots, toutes les convoitises mesquines, toutes les haines barbares.

Au lieu d'élargir et d'illuminer les cahoches ils n'ont cherché qu'à les racornir et à les enténébrer.

On en voit les résultats actuellement.

Il y a une poussée de réaction qu'on croyait impossible, nom de dieu!

Des loufoques ont le culot de brailler «vive le roi!»

Il y a une quinzaine de jours on nous a appris qu'un Coup d'Etat militaire nous pendait au nez.

Et, au fait, toutes les culottes de peau marchent à la trousse des jésuites: l'exploitateur de la guerre, le général Chanoine — au nom si caractéristique — en est un riche échantillon. Pendant des semaines il a fait semblant d'emboîter le pas à Brisson, puis, mardi, quand il a trouvé l'occasion propice:

«Vlan!» Il lui a fait le coup du père François, — on dira désormais: le coup du Chanoine!

Et, je le répète:

Où allons-nous?... A la réaction?

Mille tonnerres, j'espère bien que non! Malgré que les républicains nous aient foutus dans de sales draps, la situation n'est pas flambée.

Ah, si ces cochons de républicains étaient

seuls à pâtir des avaros qui se mijotent, je ne les plaindrais pas, nom de dieu!

Ils sont bougrement coupables, ces chameaux-là!

Comment, ils tiennent la queue de la poêle depuis des années et ils n'ont même pas été foutus de museler les jésuites?

Ils les ont laissé comploter à l'aise! Ils les ont laissé accaparer d'immenses propriétés! Ils les ont laissé tout envahir, se faufiler partout, tout pourrir!

Pendant que la frocaille opérait en sourdine, ces jean-foutre de républicains faisaient la noce et emmanchaient la volerie du Panama.

Ah, les mecs! S'ils recevaient autant de coups de pied qu'ils en méritent ils auraient les fesses en marmelade!

Actuellement, même, où ils devraient se ressaisir et avoir un peu de tempérament, ils foirent dans leurs chaussettes.

Voyez Brisson: quand il a eu vent du complot militaire a-t-il fait foutre au bloc les généraux conspirateurs?

Non pas! Il les a laissés continuer.

C'était pourtant ses oignons qu'il défendait. Ça aurait donc dû lui donner du courage!

Et mardi, à l'Aquarium, quelle discutillerie dégueulasse: tous les bouffe-galette montraient des gueules d'affamés — c'était à qui tâcherait de choper la place de Brisson; toute l'après-midi nos légiféreurs se sont chamaillés dans cette intention.

Et pendant qu'ils se mangeaient ainsi le nez, les antisémos et toute la racaille jésuitarde s'actonnaient à estrangouiller la république.

—o—

Au fait, tous ces tristes sires qui tiennent la queue de la poêle gouvernementale, tous ces dirigeants de la république en pincents réellemment pour la «forme républicaine»?

Il n'y paraît pas! Leur république est en péril et ces jean-foutre ne se font pas plus de bile que s'il s'agissait d'un Coup d'Etat en Patagonie.

Malgré qu'ils se reluquent de travers, réacteurs et républicains ont l'air de ne se chicaner que pour monter le job au populo.

Peut-être sont-ils amis comme cochons? D'ailleurs, que peuvent-ils perdre à un changement de régime politique?

Les honneurs?... Ce n'est même pas sûr.

Quant au pognon, ils sauront se le conserver.

De même qu'actuellement, les réacs la mènent joyeuse — quoi qu'on soit en république.

De même, sous un régime dictatorial ou royal, les républicains qui sont au sac auraient toujours leurs pépettes.

Pour les uns comme pour les autres, le régime politique ne modifie guère le régime social.

Il n'en va pas de même des bons bougres:

S'ils en pincents pour la république c'est parce qu'elle est une illusion crevée; il était indispensable de savoir à quoi rimait ce mot avant que le populo se décide à aller plus loin.

La république est l'hypocrisie de la liberté!

Mais foutre, telle quelle, les bons bougres la préfèrent au cynique autoritarisme du sabre et du goupillon, ou à l'idiot gouvernement d'un roi ou d'un empereur.

Si nous retomions dans une de ces formes surannées il nous faudrait — un jour ou l'autre — nous payer un nouveau cataplasme républicain.

On sort d'en prendre, nom de dieu! L'expérience est faite, archi-faite... Aussi, nous ne voulons pas reculer.

Nous ne sommes ni des écrevisses ni des cure-étrons!

Nous sommes des gas qui voulons que

tout le monde bouffe à sa faim, ait un plumard ou roupiller à l'aise et le pouvoir d'aller et venir sans arias.

Qué que ça nous fout que les républicains huppés aient la cacade?

Ce n'est pas leur situation que nous défendons.

Si nous sommes à l'œil, c'est que nous ne voulons pas qu'on nous culbute dans la mouscaille réactionnaire; nous ne voulons pas perdre le chemin parcouru.

Et c'est pourquoi, les bons feux de tout calibre, socialos et anarchos ne barguignent pas: ils défendent la république actuelle, — et ils la défendent mordicus! — malgré qu'elle ait été bougrement garce pour eux.

Non pas qu'ils en pincents pour ses beaux yeux, — mais parce qu'ils considèrent qu'il est indispensable de lui passer sur le ventre pour aller à la Sociale!



Ouverture du bal!

Grand tralala, mardi, tant devant l'Aquarium qu'à l'intérieur de cette sale turne.

À l'extérieur, tout le ban et l'arrière-ban des déroulédistes, des pantouffards, des antisémos et des empapaoutés catholos s'étaient donnés rendez-vous.

On en avait annoncé 20.000.

Or, en comptant les camelots qui marchaient pour du plâtre, y avait bien 1200 braillards.

Si les bons bougres n'avaient pas trouvé superflu d'aller place de la Concorde, ces asticots n'auraient pas pesé lourd.

Voici le raisonnement qui a motivé l'abstention des bons bougres: «Si nous allons à la Concorde, policiers et antisémos se réconcilieront sur notre dos; si nous n'y allons pas, les antisémos se gratteront avec la police...»

Cette dernière supposition s'est réalisée. Seulement comme la rousse a de secrètes sympathies pour les bandes pantouffardes, les poings des flicards s'abattaient en douceur.

Ah, mille tonnerres, si les révolutionnaires avaient manifesté, ça aurait changé d'antienne! La rousse eût été moins pateline et aurait cogné avec furia.

Voici un échantillon de la mansuétude policière: les antisémos assomment à moitié un quart d'wil qu'ils accusent d'avoir gueulé: «A bas l'armée!» Au lieu de tomber sur le casaque des manifestants, les flicards se contentent d'en coffrer quelques-uns, entre autres le grand mec des ligards, Guérin.

Cré pétard, si des anarchos avaient passé un roussin à tabac on les aurait sabrés et étripés!

Ce que j'en dis n'est pas pour regretter que la pestaille n'ait pas été plus brutale. Foutre non! Seulement, je souhaiterais que, dorénavant, les flicards soient aussi charmants avec les bons bougres — et aussi avec les marchandes au panier qu'ils l'ont été avec les antisémités.

—o—

Je ne veux pas récriminer, nom de dieu — ce n'est pas le moment! — il faut pourtant bien reconnaître que si les grands chefs socialos n'avaient pas été d'aussi enragés tireurs au cul, ça aurait pris une autre tournure.

La huitaine qui a précédé la manifestation tous les quotidiens se panachant de socialisme ont déboulé des tartines soporifiques: «Du calme! Restez chez vous... Fourrez-vous dans des taupinières...»

Ça a jeté un froid. Ça a déroulé les bons bougres et très peu ont bougé.

D'autant que c'était en semaine et qu'il était difficile à beaucoup de perdre une après-midi.

— De quoi, aurait dit le singe, vous voulez aller manifester? Soit. Je vais vous régler, ça fait que vous pourrez manifester à gogo... »

Donc, les pantouffards n'ont pas à s'imaginer qu'ils ont foutu le populo en déroute ou qu'ils l'ont influencé: le populo a travaillé comme de coutume; primo, parce que c'était un jour de semaine; deuxièmement, parce qu'il a écouté les grands chefs.

A l'intérieur de l'usine aux lois, le spectacle a été passablement ignoble :

La bourrique ministérielle de la guerre est montée à l'égrugeoir pour faire son coup de jésuite; le général Chanoine a donné sa démission sans prévenir ses copains ministériels.

C'était un coup tiré de longueur avec la clique du Coup d'Etat.

Et pas un député n'a eu le culot de grimper à l'égrugeoir après le Chanoine pour lui laver la tête dans les grands prix et lui faire honte de sa tartuferie!

Quels sacs-à-merde ces bouffe-galette! Ils n'avaient tous qu'un dada: culbuter Brisson de façon à se ménager sa succession.



La Grève Générale

L'épidémie de grèves galbeuses qui s'était emmanchée sur la grève des terrassiers n'a pas pris fin dès le fiasco des chemins de fer.

L'agitation a continué toute la semaine et une trifouille de corporations ont tiré des plans. Évidemment c'était de la moutarde après dîner! N'importe, c'est un signe caractéristique qui fait bien augurer de l'avenir: ça promet une effervescence galbeuse pour le jour — plus ou moins proche — où la grève générale sera remise sur le tapis.

Ce que les bons bougres doivent bien se fourrer dans le citron c'est que, au prochain mouvement, il ne faut attendre de mot d'ordre de personne et, encore moins, attendre que telle ou telle ou telle corporation marche pour marcher soi-même.

La Grève Générale est un truc d'initiative.

Et foutre, jamais on n'aura trop d'initiative!

Il faut, dès que la Grève Générale entre dans sa période de réalisation, que partout, spontanément, sans attendre de coordination, les divers métiers se fichent en branle et emboîtent carrément le pas.

Si on commet la gnerie de poirotter, voulant que telle corporation donne le signal, encore un coup on se trouvera le bec dans l'eau.

Il y a quelques années, quand l'idée de Grève Générale commençait à se concrétiser, les bons fleux qui en pinçaient s'imaginaient facilement que les mineurs donneraient le branle.

« Le charbon, disait-on est le pain de l'industrie. Sans charbon, macache, les usines sont obligées de s'arrêter et aussi les chemins de fer et tout le diable et son train... La grève des mineurs c'est la vie capitaliste entravée net par disette d'aliments. »

Les années ont passé et on s'est habitué à tabler moins sur la grève des gueules noires. Par contre, on enfourchait un autre dada et on faisait un fonds énorme sur les cheminots.

« Les chemins de fer, jaspinaient on, sont à la société capitaliste ce qu'est au cors humain le réseau artériel et veineux. Que la circulation sanguine soit arrêtée sur un point et voilà tout le corps malade: idem au cresson pour la société capitaliste si les chemins de fer font grève... »

Les événements ont prouvé que c'était se monter le bobéchon.

Les cheminots sont des culs-de-plomb: ils sont lourds à se mettre en branle; ils ont d'ailleurs une muselière qui les rend hésitants — l'espoir d'une retraite pour leurs vieux jours. Or donc, loin d'être — comme on l'avait espéré — les initiateurs du mouvement de Grève Générale ils n'en seront que les suiveurs: quand ils verront que ça ronfle pour de bon, le courage leur viendra sérieusement.

Ce que je dégoïse là n'est pas bien sorcier... C'est avant le fiasco des chemins de fer qu'il aurait fallu le seriner.

Mais, voilà le hic: ce serait trop chouette si on prévoyait tout! Il n'y aurait jamais de faux départs, de mouvements ratés, d'efforts infructueux.

Or, le développement social est plus compliqué: il n'est fait que d'expériences continues; c'est à force de gaffer que le populo décroche quelques maigres libertés.

Il n'y a donc pas à récriminer sur ce qui est arrivé; il y a tout simplement à s'aligner pour faire mieux le coup prochain.

Et le moyen de faire mieux, on ne saurait trop le rengainer: c'est que chaque corporation se foute en branle sans s'occuper si elle est suivie. La victoire sera toujours aux audacieux!

—o—

Parmi les corporations qui ont tenu le plus longtemps, dans le mouvement qui vient de finir, il faut noter les gas de l'ameublement, les menuisiers et les plombiers-zingueurs.

Il y a des riches gas parmi les rabotins et les ébénos.

On l'a vu, nom de dieu, et on l'aurait encore mieux vu si le bacchanal n'avait pas avorté.

Une autre floppée de chouettes fleux, c'est la Fédération de la métallurgie; c'est un des plus importants groupements de France et un des plus dessalés.

La Fédération de la métallurgie n'attendait pas le signal des chemins de fer; au lieu de dire, comme beaucoup d'autres corporations: « Nous ferons grève si les cheminots s'arrêtent... » elle proclama la grève hardiment. Une réunion eut lieu à la Bourse du Travail, à laquelle assistaient 4.000 bons bougres et la Grève Générale fut acclamée avec un entrain farouche.

Comme conclusion de cette réunion épouillante, la déclaration suivante fut adoptée à l'unanimité:

« Considérant que depuis cinquante ans que le suffrage universel est établi en France, les mandats du peuple n'ont jamais rien fait pour améliorer ou changer le sort des travailleurs, les métallurgistes déclarent qu'ils sont décidés à partir de demain à faire leurs affaires eux-mêmes et s'engagent à faire la Grève Générale des travailleurs et à cesser dès demain tout travail. »

Et la grève fut engrenée illico! Non seulement à Paris, mais aussi en province. Déjà, à Montataire et Creil, qui sont deux gros centres de métallurgie, la grève était dans l'air quand le fiasco des cheminots vint enrayer le mouvement.

J'ai tenu à coller sous le nez des camaros la déclaration des métallurgistes, parce qu'elle résume très bien le sentiment — vague encore chez beaucoup — mais qui, pas moins, anime tous les turbineurs.

Tous ont plein le cul de la politocaille! Nul n'a confiance en l'Etat et n'attend de lui des réformes!

Plus ou moins consciemment, chacun sent qu'en fait de bien-être et de liberté on n'obtient que ce qu'on décroche à la force du poignet.

AUX PAYS NOIRS!

Comme s'éteignait le mouvement de Grève Générale, voici que, dans plusieurs centres, les mineurs ont commencé à se dégrouiller.

Quelle déveine qu'ils ne s'y soient pas pris plus tôt!

Cré pétard, il faut — de toute nécessité — que les prolos s'accoutument à être moins clampins et à ne pas arriver six semaines après la bataille.

Si les mineurs s'étaient fichus en grève dès qu'ils virent que les prolos du bâtiment marchaient d'attaque, à Paris, leur initiative aurait pu corser la situation.

Au lieu de ça, ces lambineurs attendent pour s'agiter que tout soit flambé à Paris.

Ce n'est pas mariole, nom de dieu! C'est manquer de tactique.

Il n'y a pas à tortiller: tant que nous ne nous habituerons pas à agir avec rapidité et cohésion, — sans qu'il soit besoin d'entente préalable ou de conciliabules à n'en plus finir, — on sera les dindons de la farce.

Les mineurs de la Loire ont d'abord eu voyé une babillarde aux grosses légumes des Compagnies leur expliquant que le prix de la houille ayant augmenté, les bénéfices des Compagnies ont grandi dans la même proportion et qu'il serait tout à fait naturel que les mineurs gagnent quelques sous de plus par jour.

Les directeurs des Compagnies se sont réunis et, sans prendre de gants, ils ont carrément refusé de faire droit aux réclamations de leurs esclaves.

Que vont faire les mineurs?

On va voir!...

Dans le Pas-de-Calais la situation est plus tendue que dans le bassin de Saint-Etienne; il y a déjà des mois que les prolos discutaient avec leurs exploiters et, grâce aux pisse-froid Basly et Lamendin, les mineurs avaient continué à trimer.

Ils ont pourtant fini par y trouver un cheveu! Dans certains parages, surtout à Liévin et aux alentours, les mineurs se sont fichus en grève ces jours derniers.

Basly et Lamendin ont acconru et ils servent aux grévistes des lavements oratoires en abondance.

Les gas se laisseront-ils masturber? La grève tournera-t-elle en eau de boudin?

Là encore, on va voir!...

A l'agitation qui règne dans ces deux grands bassins miniers il faut ajouter l'effervescence qui se manifeste en Belgique, du côté de la Louvière.

Les mineurs du charbonnage de Maurage ont plaqué le turbin et, à leur exemple, les gas de Strépy-Bracquegnies sont sortis du puits.

Ces grèves vont-elles se généraliser ou s'éteindre, kif-kif des feux follets?

Tout cela va dépendre du nerf et de la jugeotte des mineurs, — et surtout du plus ou moins de confiance qu'ils vont avoir dans les politiciens.

Si les gas se laissent emberlificoter par les bouffe-galette et tous les birbes qui ne rêvent que de la conquête des pouvoirs publics, ils seront fricassés dans les grands prix!

Tuyaux Corporatifs

Chez les Cheminots. — Le conseil d'administration du syndicat des chemins de fer vient de donner sa démission et il convoque un congrès du syndicat, qui aura lieu dans quelques semaines, et où se lavera le linge sale.

Mince de lessivage, nom de dieu!

Le conseil d'administration (du moins ceux de ses membres qui ont marché pour la grève) sortira du chichi avec l'estime de tous les bons bougres. On dira de lui ce qu'on dit des gas qui tinent la queue de la poêle pendant la Commune, en 1871: « Ceux-là ont été le meilleur gouvernement... »

Mais alors, si le conseil a agi comme il devait il n'y a pas à chercher les causes de l'échec dans un défaut de la mécanique administrative.

La responsabilité de la veste retombe toute entière sur les prolos du chemin de fer qui — tous! tous, nom d'une pipe! — ont eu la chiasse quand ils ont vu les troubades occuper les gares.

Les cheminots n'ont donc pas à opérer kif-kif les politiciens qui, lorsqu'un gouvernement les a déçu, en collent un nouveau à sa place; ils ont à se dire: « C'est nous les ouvriers de la déroute! Nous avons foiré au lieu de marcher... »

Et, lorsqu'ils auront acquis la conscience de leur faute énorme, j'espère que les cheminots se resaisiront, et, à l'heure propice, feront la grève pour de vrai.

X

Et Lagailse? — Je voudrais me dispenser de parler de lui, — tellement il ressemble à la montagne qui accouche d'une souris... ou d'un scorpion! Mais ce qu'a fait Lagailse peut apporter un brin de leur dans le fiasco de la grève des cheminots, — mettons donc les points sur les i.

Les copains qui étaient au Congrès de Rennes se souviennent du rapport venimeux de Lagailse, pondu au nom de la Confédération du Travail, contre Pelloutier.

Ah, cré pétard, on en voulait ferme à la Fédération des Bourses... y compris Pelloutier!

A écouter Lagailse la Fédération des Bourses avait empêché le fonctionnement de la Confédération.

Tous ces ragots n'étaient faits que pour exaspérer un tas de bons types contre la Fédération et contre Pelloutier.

Je crois bien que tous les camarades qui, à Rennes, appuyèrent Lagailse l'enverraient rebondir aujourd'hui: ses manigances dissolvantes au syndicat des cheminots les mettraient en malice.

Lagailse était secrétaire-adjoint de ce syndicat et il avait accepté ce poste quoique n'en pinçant pas pour la Grève Générale; après le Congrès qui avait décidé la grève prochaine le type n'avait qu'à démissionner pour n'avoir pas à coopérer à une action qu'il désapprouvait.

Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Était-ce pour mettre des bâtons dans les roues de la grève?

Lorsque la grève du bâtiment se corsa la question de la grève des cheminots fut agitée;

4
 au lieu d'opérer rondement Lagaille s'escri-
 ma pour faire trainer les choses : sous prétexte qu'il
 était secrétaire-adjoint il fit retarder la décision
 jusqu'après le retour de Guérard qui conférençait
 en Bretagne.

Guérard fut-il avisé d'avoir à rappliquer illico ?
 Non pas ! Lagaille devait lui télégraphier... il ne
 l'a pas fait !... Pourquoi ?

Grâce à cette négligence Guérard revint, sa
 tournée finie ; les nouvelles arrivent lentement
 en Bretagne et il n'avait qu'une vague idée de la
 gravité des événements.

Entre temps, Lagaille avait lancé un nouveau
 questionnaire aux sections, rédigé de si bécasse
 façon qu'il était tout à fait réfrigérant.

Le secrétaire-adjoint s'est donc démanché
 pour faire rater la grève. Et, quand elle fut dé-
 cidée, au lieu de donner sa démission de secré-
 taire aux camarades du syndicat il trouva plus
 finaud de la remettre à un quart-d'œil venu pour
 le perquisitionner.

Mais, assez causé de ce mince personnage !
 Les plus bouchés à l'émeri doivent, après ceci,
 s'apercevoir que Lagaille est un tireur-à-cul
 émérite.

J'ai tenu à fixer quelques points obscurs... Et
 maintenant il ne reste qu'à tourner le dos à La-
 gaille et à continuer la besogne émancipatrice.

JE LES TUERAI, CES GENS-LÀ !

Qui parle ainsi ? — Le capitaine Baratier.
 Quelle est cette brute ? — Un explorateur
 africain.

A qui en veut-il, à des grévistes ? — Non, à
 des moricauds qui ne veulent pas lui indiquer
 un chemin.

Il a des mœurs tout à fait pacifiques, ce ga-
 lonnard !

Hein, les bons bougres, vous voyez-vous, ac-
 costant un type dans la rue et lui demandant où
 perche la place de la Concorde ? Le passant vous
 fait un pied de nez... Pan ! Une balle dans la
 peau... Vous lui envoyez un pruneau pour lui
 apprendre à être poli.

Après quoi, on vous fichera au bloc et on vous
 condamnera...

Or, voyez l'illogisme : on encense Baratier !
 Pourquoi ? Parce qu'au lieu d'opérer au cœur de
 Paris il est allé faire ses frasques dans le centre
 de l'Afrique.

Il est vrai qu'il s'est borné à l'intention mas-
 sacreuse, — du moins il l'écrivit : dans une de ses
 babillardes il raconte que, se trouvant dans d'in-
 commensurables marécages, les moricauds re-
 foulaient à lui indiquer le chemin :

« ...Nous entrons dans une succession de mares
 couvertes de nénuphars. Nous en arrachons des
 racines et les dévorons. De loin, les Djinquis me
 font signe que c'est parfait.
 « Je les tuerais ces gens-là !... »

Oh, le brave galonnard ! Comme les grosses
 légumes ont raison de le faire mousser.

Il est de la graine des Gallifet et des Archi-
 nard.

S'il n'a pas tué les moricauds qui répugnent à
 indiquer la route à suivre aux envahisseurs de
 leur pays, ne croyez pas que c'est par un restant
 d'humanité.

Ah ouat ! S'il n'a pas tué, c'est peut-être bien
 parce qu'il n'avait pas de poudre à gaspiller et,
 peut-être bien aussi, parce qu'il craignait de se
 fiche complètement à dos les pauvres négriots.

Le capitaine Baratier est un des envahisseurs
 de Fachoda, ce sacré patelin qui perche aux
 cinq cent mille diables, dans le centre de l'A-
 frique et que les gouvernants anglais et français
 se disputent.

S'il y a une querelle imbécile, c'est bien celle-
 là, nom de dieu !

Je vous demande un peu ce que ça peut bien
 nous fiche à nous autres, malheureux prolos
 qui trimons sans fin ni cesse, que Fachoda soit
 un patelin français ou anglais.

Pour ce qui est de bibi, je m'en contrefous !
 Par contre, je m'explique très bien qu'il y ait
 des maboules qui en pincet pour que le drapeau
 tricolore flotte à Fachoda.

Dam, tous les goûts sont dans la nature !
 Seulement, il n'y a pas à barguigner : que les
 pantouffards qui veulent conserver Fachoda
 aillent donc le défendre.

Y a que ça de vrai.
 C'est la solution logique !

Si Déroulède et sa Ligue des Pantouffards ne
 veulent pas abandonner Fachoda qu'ils aillent
 s'y installer, — et qu'ils y restent, nom de dieu !
 Pour leur aider à s'équiper, je pousserai l'es-
 prit de sacrifice jusqu'à leur faire quelques res-
 semelages à l'œil.

Mais qu'ils fomentent le camp : qu'ils aillent
 exercer leur patriotisme à Fachoda.

Il en est du patrouillotisme comme de tout : il
 faut prêcher d'exemple.

SABOTTONS !

*Nous qui bâchons sans fin ni cesse,
 Matin et soir, soir et matin,
 Suant pour augmenter la caisse
 D'un patron, soit juif, soit crétin,
 Pour qu'à tout ça l'on mette un terme
 Hardi les gars, sabottons ferme !*

*Pour arme nous avons la grève,
 Mais, sitôt lâché le travail,
 Sans argent, sans crédit, on crève.
 Vaincus ! faut rentrer au bercail,
 Dans l'échec la revanche germe :
 Hardi les gars, sabottons ferme !*

*Mieux vaut user du sabotage
 Pour faire caler nos patrons ;
 Pigez d'ici quel abattage
 Quand au cul, tous, nous tirerons !
 Au surtravail, il faut un terme :
 Hardi les gars, sabottons ferme !*

*Patron, voici finir ton règne.
 Ce n'est vraiment pas un malheur !
 Il ne faut pas que tu te plains,
 Car nous te coulons sans douleur.
 Afin que tes vols aient un terme :
 Tous en cœur nous sabottons ferme !*

*Du sabotage, la pratique
 En jetant la perturbation
 Dans l'usine, dans la boutique,
 Hâtera la Révolution :
 Et tous nous saboterons ferme,
 Sur les singes sans aucun terme !*

LOUIS GRANDIER

IMPOTS NOUVEAUX

La gouvernance ayant toujours tant et plus
 besoin de galette a imaginé un truc mariole de
 nous faire cracher au bassinet.

On a collé des impôts faramineux sur l'alcool :
 cette poison paie maintenant dix-sept sous de
 plus par litre environ, et, comme elle payait dé-
 ja pas mal avant, ça fait un joli chiffre — si ça
 continue on la vendra au prix de l'or.

Ce sacré impôt est accepté sans trop de ron-
 chonnades parce qu'il a un trombine hypocrite
 d'impôt hygiénique : « C'est pour protéger votre
 santé contre les dégâts de l'alcoolisme... »

Quel bateau ! La gouvernance se fout de notre
 santé autant que moi d'une décoration. Si elle
 était réellement prévoyante : « C'est pour protéger
 notre santé contre les dégâts de l'alcoolisme... »
 elle n'empilerait pas nos fistons dans les puantes
 casernes, elle ne les enverrait pas se faire déci-
 mer à Madagascar et ailleurs. Sa prévoyance
 ne s'exerce réellement qu'à l'égard de notre
 porte-braise qu'elle s'occupe à nettoyer le mieux
 qu'elle peut.

Les dirigeants se fichent pas mal que l'alcoo-
 lisme ronge le populo. Bien au contraire, c'est
 un atout dans leur jeu — l'alcoolisme n'est-il
 pas un moyen radical de couper la chique à l'es-
 prit de révolte ?

Mais, pour se donner l'air d'être de bons
 apôtres, les jean-foutre de la hadue surchargent
 d'impôts l'alcool — de la sorte, tout est profit
 pour eux !

Il y a à peu près une huitaine que l'impôt
 nouveau est appliqué à Paris et, illico, on en a
 senti le contre-coup : les bistrotts ont augmenté

le prix de leurs consommations ou bien diminué
 le contenu des verres — ils versent légère-
 ment !

D'autres empoisonneurs, plus marioles —
 mais aussi plus crapules — n'ont pas modifié
 leurs prix : ils se sont contentés de réduire, non
 la quantité, mais la qualité de leurs tord-boyaux
 et de leurs bleues.

C'est surtout ce dernier fourbi qui se répandra
 le plus : toujours et toujours l'augmentation des
 impôts a eu pour résultat direct d'encourager la
 falsification.

Si l'alcool était libéré d'impôts il serait telle-
 ment bon marché qu'il n'y aurait pas bénéfice à
 le trafiquer ; comme ce n'est pas le cas, c'est à
 qui le tripatouillera tant et plus.

Donc, ce qui s'aperçoit de plus clair c'est que
 l'augmentation de l'impôt sur l'alcool aura pour
 conséquence une augmentation de l'alcoolisme,
 grâce à l'augmentation de la falsification.

—o—

Pour nous faire gober plus facilement le ren-
 chérissement des alcools, la gouvernance nous
 a amorcé en nous promettant le dégrèvement des
 boissons appelées hygiéniques — le vin, le cidre,
 la bière.

Mais, nom de dieu, si on augmente tout de go
 l'alcool on ne fait que nous promettre le dégré-
 vement des boissons en question : on nous le
 promet pour nos étrennes ; au premier de l'an
 le vin, le cidre et la bière seront libérés d'im-
 pôt.

D'ici là, pour nous faire patienter, on a dimi-
 nué l'impôt sur le vin de trois centimes par
 litre.

L'alcool est augmenté de dix-sept sous et la
 vinasse diminuée de trois centimes.

Mince de disproportion !
 C'est le truc courant : diminuer peu, augmen-
 ter beaucoup.

Comment diantre le populo pourrait-il bénéficier
 d'un dégrèvement pareil ?

Les demi-setiers continueront à se payer
 quatre sous chez les troquets et si des bistrotts
 se décident à vendre le vin quinze sous le kilo,
 en place de seize, c'est qu'ils auront eu la pré-
 caution de le mouiller un peu plus que de cou-
 tume.

Peut-être, chez les épice-mars fera-t-on du chi-
 quet avec des diminutions d'un sou par litre, —
 histoire d'amorcer les ménagères ; mais à la
 diminution de prix correspondra une diminution
 de qualité.

Les types calés eux-mêmes qui, au lieu d'ache-
 ter leur piccolo au litre se le font expédier par
 barriques n'y verront que du feu à la mesquine
 diminution d'impôt : trois francs sur cent litres,
 ça ne s'aperçoit pas !

Le plus clair du fourbi se résume donc ainsi :
 augmentation réelle d'impôt, et dégrèvement
 fictif !

—o—

Oh mais, patientez les bons bougres, au pre-
 mier janvier vous pourrez licher du piccolo à bon
 compte...

On verra ça quand nous y serons.

En attendant, on se tape !

Au surplus, nous serions bougrement gobeurs
 si on se montait trop le bobècheon : en supposant
 qu'au premier janvier le vin diminue de prix il
 ne diminuera pas d'une somme égale à la sup-
 pression de l'impôt. — il faudrait pour cela que
 les bistrotts se décident à vendre le vin douze
 sous, au grand maximum.

Or, pour cela, y a rien de fait ! Le troquet nous
 fera observer avec un semblant de raison que si
 la gouvernance a fichu en l'air l'impôt sur les
 boissons hygiéniques elle a augmenté le taux de
 sa patente et, en outre, a grossi une tapée d'im-
 pôts. Donc, il faut qu'il se rattrape... et il se rat-
 trape en continuant à vendre le piccolo presque
 aux anciens prix.

Il nous faut bien comprendre que l'Etat ne fait
 jamais de cadeaux au populo : s'il dégrève de
 quatre sous d'un côté, c'est pour empocher six
 sous de l'autre main, — de la sorte il y trouve
 plus que son compte !

Ce qui se produira chez le bistrot se produira
 chez l'épicemar et chez le marchand de vins en
 gros : tous ces mecs-là trouveront une excuse
 pour vendre le vin un peu meilleur marché qu'a-
 vant, — mais un prix tout de même supérieur à
 celui du dégrèvement.

En dernier ressort, c'est le populo qui paiera !
 Ça ne le changera d'ailleurs pas : c'est son
 habitude !

—o—

Dans la garce de société actuelle il n'y a pas
 d'autre binaire possible que celle dont nous som-

mes victimes : augmentation continuelle des impôts, — malgré qu'on nous promette des diminutions.

Et ça s'explique : plus on va, plus le nombre des budgétivores, des ronds-de-cuir, des gratte-papiers, des rentiers, des sangsues et des feignassons de tout calibre augmente.

Il faut leur foutre la pâtée !
Or, il n'y a qu'un moyen de gouverner cette engeance : augmenter les impôts !
Ne nous faisons pas d'illusions, mille tonnerres !

Et ne nous laissons pas empaumer par les montages de coups des dirigeants ; tous les truquages gouvernementaux, tous les mics-macs réformatoires dont on nous rase, n'ont que ce but : masquer l'augmentation des impôts sous des prétextes jésuitards, afin de nous écorcher sans trop nous faire crier.

Le remède à cette cochonne de situation ?
Il n'y en a pas trente-six : il n'y en a qu'un !
C'est de foutre les pieds dans le plat, de refuser carrément les impôts !

Autrement dit : de fiche à une diète absolue toutes les grosses légumes et, après avoir éche-nillé la société, nous aligner pour vivre sans patrons ni maîtres.

En dehors de cette solution radicale, il n'y a que duperie, misère et mort !

DEMANDEZ PARTOUT

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD

Prix . Cinq ronds.

GENDARMES, CONTINUEZ

Eu, le 24 octobre 1894.

Je crois que le chef de la brigade d'Eu me fournit un planton non pour me faire honneur — mais dans l'espoir de me déconsidérer aux yeux de la population.

Et je me demande si la gendarmerie a été instituée pour jouer ce rôle seyant si bien aux agents provocateurs !

Tout d'abord, on peut supposer que des instructions générales ont été mal interprétées par le sous-officier, ce qui n'étonnerait personne.

En réfléchissant mieux, on se dit : *il s'agit de servir les rancunes électorales d'un candidat évincé.*

On se trompe, les ordres émanent, m'assurent-on, de Monsieur le chef d'escadron commandant la compagnie de gendarmerie du département de la Seine-Inférieure. Ouf !

Bigre de bigre, un officier supérieur — zuze un peu, comme dit le marseillais — si l'officier n'était pas supérieur, à quel degré d'incohérence il aurait pu tomber !

Pour démontrer l'inutilité et l'insanité de pareille mesure, je convie pour dimanche 30 octobre les habitants d'Eu à une récréation aussi rare que réjouissante :

Lorsque le gendarme qui m'escorte m'aura emboîté le pas, je me dirigerai vers le Champ de Mars où est située une maison très hospitalière. J'y entrerai et y demeurerai deux heures, quoi qu'il m'en coûte.

Fidèle observateur de la consigne, le gendarme attendra ma sortie !

Et les joyeux gâteaux qui m'auront suivi jouiront de ce spectacle aussi inattendu que décoratif : un gendarme montant la garde à la porte du b... pendant que le vendeur du *Père Peinard* y séjourne.

Ce haut fait sera inscrit, je n'en doute pas, dans les fastes de la brigade d'Eu. Le commandant de la compagnie pourra se flatter d'avoir atteint le comble dans le grotesque et le ridicule.

Les Eudois s'en donnent déjà à cœur joie. Dimanche, ils mourront de rire.

Il est vraiment des chefs qui sont soucieux du prestige de l'arme et de la dignité des soldats qui sont appelés à commander.

Je suis fort heureux de ces choses bizarres. Elles font ressortir aux yeux de tous cette incontestable vérité :

Les gendarmes chargés de protéger les citoyens et de faire respecter les lois, s'emploient volontiers à molester les uns, et à tourner hypocritement les autres.

Enfin, où veut-on en venir ?

Interdire la vente du *PÈRE PEINARD* ? — Impossible.

Nuire au développement de cette feuille. Alors,

concurrence déloyale au profit du *MESSAGER* Eudois, journal orléaniste.

Quant au crieur que lui veut-on ?
Il suffit de jeter un coup d'œil sur son casier judiciaire pour savoir qu'il n'a jamais été condamné ni pour vol ni pour escroquerie, ni pour meurtre ou coups et blessures pas plus que pour attentat ou outrage aux mœurs.

Alors quoi ?
Vous dites : c'est un anarchiste et vous prétendez ainsi justifier tout arbitraire et illégalité. Mais expliquez en quoi consiste le délit d'anarchie : vous ne le savez pas vous-mêmes !

La vérité, la voici :
Vous espérez par des mesures vexatoires, amener l'homme que vous persécutez à perdre patience, à laisser échapper quelques paroles outrageantes. Alors, vous l'arrêterez séance tenante et il sera condamné. Donc, vous le provoquez à commettre un délit !

Soyez sans crainte, ce n'est pas aux vieux singes qu'on enseigne à faire la grimace, et les amis du candidat blackboulé perdent leur temps et leurs peines.

Cependant je constate, avec joie, que ceux-là même qui sont chargés de faire respecter les lois, les contournent hypocritement et je m'écrie :

Bravo, Messieurs les gendarmes continuez !

GUERDAT,

Vendeur du *Père Peinard*.



Ces bons bourgeois !

Lorris est un tout petit patelin du Loiret ; mais fichtre, si le pays est petit, la mullerie bourgeoise y est aussi grande que partout.

Pendant la dernière foire électorale, comme, au cours d'une réunion, le populo n'avait pas l'air de mordre ferme aux bourdes des candidats, voilà qu'un jean-fesse crache son sentiment.

« Donnez leur du foin, ils ne sont pas dignes de manger du pain ! Si nous ne pouvons les dompter, nous les prendrons par la famine... »

Cette opinion, — qui est celle de tous les richards, — n'avait qu'un tort : d'être dégueulée trop crûment.

A peine le mufle avait-il fermé son égout à paroles qu'un bon bougre lui administrait une superbe châtaigne.

Le malheur est que, dans les petits pays on se connaît tous et, depuis lors, le gas est sur le pavé, sans turbin, avec quatre gosses à la maison.

Pour lui on met en pratique le système : ne pouvant le dompter on le prend par la famine !

Despotisme capitalo

Montceau-les-Mines. — La terreur règne toujours dans ce patelin ; les gros charognards de la Compagnie, Gournay et sa clique, sont les maîtres absolus du pays.

Les gueules noires n'osent pas piper mot ; ils n'osent même pas se payer un journal indépendant, tellement est carabiné le despotisme et la mouchardise que les exploités leur font subir.

Et il n'y a pas que les anarchos qui soient traqués par la clique de la Compagnie, — c'est kif-kif pour les simples républicains.

Tout ce qui n'est pas confit de bigoterie et ne se patine pas pour plier l'échine est mal vu à Montceau !

Turellement, les autorités gouvernementales se torchent des instructions de la gouvernance de Paris et prennent leur mot d'ordre aux bureaux des Compagnies.

On vient encore de s'en apercevoir ces jours derniers :

Une guenon de nonne qui fait le métier de directrice de l'ouvrier du Bois du Verne, — c'est à dire qui exploite les gosses de prolos, — passait en simple police pour infraction à la loi de 1892 qui est censée protéger les enfants.

La chipie a oublié de venir à l'audience et, sans façons, le jugeur lui a collé cent sous d'amende.

A ce prix, la chamelle pourra continuer à violer la loi, — ce qui lui vaudra les félicitations du despote de la mine.

Et dire qu'il y a une bonne quinzaine d'années Montceau-les-Mines était forcé de gas d'attaque, rouspéteurs en diable ! A telle enseigne que la boîte à bondieu du Bois du Verne fut, une nuit, fichue en capilotade.

Vacherie policière

Amiens. — Il y a trois semaines à l'occasion d'une conférence donnée par Henri Dhorr, les roussins agrippaient le copain Sauvage et l'accusaient d'avoir poussé des tas de cris séditeux.

C'était mensonger. Mais la police n'est pas à une menterie près !

Pour prouver ses torts au camarade la pestaille l'a passé à tabac dans les grands prix et l'a tellement attigé qu'on attend pour le faire passer à condamnation que les bleus dont on l'a fadé soient effacés.

Habituellement, les types arrêtés pour cris séditeux sont remis en liberté au bout de quelques heures. Il n'en a pas été ainsi de Sauvage, on le garde ! Et, quoiqu'il ait salement trinqué, il passera en jugerie pour rébellion et outrage aux agents.

Un autre bon lieu, qui a été remis en liberté, passera à condamnation en même temps que Sauvage.

Toutes ces infections ne sont pas faites pour remonter la police dans l'estime du populo.

Foutre non ! On la subit comme on subit le choléra quand il s'amène.

Chouette initiative

Lille. — Un groupe de frangins délurés vient de se fendre d'un petit manifeste intitulé *la GRÈVE GÉNÉRALE*.

Dans ce flambeau les gas exposent que l'indifférence et l'apathie des prolos est la cause de l'exploitation capitaliste dont nous sommes tous victimes.

Si, au lieu d'être des machines à face humaine on se décidait à être des hommes, l'aspect de la société serait vivement modifié.

Et les camaros concluent en expliquant que la cessation brusque et simultanée du travail foutrait les capitalos dans la panade ; ils font toucher du doigt la puissance de fermentation que la Grève Générale porte en soi et engagent les bons bougres à ne pas hésiter à proclamer la Grève Générale dès que le mouvement se dessine dans les autres régions.

Bonne initiative que celle prise par les copains ! Plus que jamais il faut redoubler d'ardeur pour semer l'idée de Grève Générale et surtout pour bien pénétrer les turbineurs qu'il n'y a à attendre de mot d'ordre de personne et que quand on sent le moment d'agir on doit opérer sans s'occuper si les autres marchent, car si chacun attend que le voisin commence nul ne commencera jamais !

Violateur de lois !

Saleux est un patelin des environs d'Amiens où perche un sacré bagne dont j'ai déjà eu l'occasion de jaspiner.

Le singe est un capitalo cumularde : non seulement il est exploiteur, mais il s'est fait bombarder fabricant de lois.

Comme représentant des travailleurs ce richard est réussi !

Il est vrai que c'est surtout des femmes qu'il exploite. Or, comme les pauvres bougresses ne votent pas, leur galeux n'a pas à se turlupiner s'il les représente bien ou mal.

Ce qui est sûr, par exemple, c'est qu'il les gruge dans les grands prix : dernièrement, encore, il y a eu une diminution d'à peu près dix pour cent.

Et, pour couper la chique à toutes les réclamations, le directeur du bagne, un ancien sous-off de cavalerie, a envoyé paitre les bonnes bougresses qui osaient se plaindre : « Foutez-moi le camp, scrogneugnien, sinon je vous fiche tous à la porte et, avec vous, je balaie tous ceux qui vous touchent de près ou de loin... »

Les audacieuses ne demandèrent pas leur reste ! N'étant pas suivies par les autres elles

reprirent le collier de misère aux conditions que voulut l'exploiteur.

Or, il a du culot, le grigou! Lui, qui est fabricant des lois ne se gêne pas pour les violer cyniquement : la loi de 1892 dit que les femmes ne doivent pas travailler plus de onze heures par jour, — actuellement, à Saleux, on fait douze heures!

Ah, si les bonnes bougresses avaient de la jugeotte elles ne barguigneraient pas; sans faire de magnés, sans rien dire, leur onze heures de travail abattues, elles quitteraient le bague et s'excuseraient en disant: « Nous ne voulons pas violer la loi!... »

C'est le patron qui ferait une sale trombine! Que pourrait-il répliquer? Rien, nom de dieu!



Suisse. — C'est le 10 novembre que, devant les injusticiards de Genève Luccheni passera à condamnation.

Il ne se fait pas d'illusion!

De prime abord il avait refusé un avocat, ne voulant pas avoir l'air de discuter avec les chats-fourrés; mais comme on lui a expliqué que, de gré ou de force, on lui en collerait un, il a accepté l'avocat d'office qu'on lui avait nommé. Seulement, il a eu soin d'expliquer à M^e Moriaud qu'il ne voulait pas entendre parler de circonstances atténuantes : son acte est tout ce qu'il y a de plus politique, exécuté comme une sentence implacable, — il n'y a donc pas à l'excuser.

Par exemple, ce contre quoi Luccheni rouspète, c'est contre la prétention de la racaille policière qui voudrait lui dégotter des complices : il affirme avoir opéré seul, sans avoir eu le moindre confident.

Seulement, ce qui enquiquine le gas c'est que la peine de mort soit abolie dans le canton de Genève : il ne rate pas une occasion d'affirmer qu'il préférerait qu'on en finisse d'un coup avec sa carcasse que de le faire moisir dans les bagnes.

A la guillotine sèche et lente il préférerait la guillotine humide et brutale.

Belgique. — Il y a des juges là-bas! Et, à l'instar de ceux de France, les chats-fourrés belges cherchent pouille aux anarchos.

L'autre jour, pour des discours en réunion publique, deux riches feux, Flaustier et Charles d'Hooge passaient en jugerie à Bruxelles sous l'idiot prétexte de provocations et d'apologies. Tout ça, parce que les deux copains avaient approuvé l'insurrection cubaine et expliqué qu'en escouffiant Canovas Angiolillo déquilla un monstre et non un homme.

Flaustier a seul comparu; D'Hooge a fait faux-bond.

Comme témoins à charge ont défilé une demi-douzaine de pandores et de roussins qui ont récité en perroquets la leçon apprise.

Entre temps, l'avocat-bêcheur a tenu à déclarer que Flaustier est l'indigne rejeton d'une honorable famille; c'est en effet un fils de bourgeois universitaire et il ne tenait qu'à lui de se la couler douce dans la société actuelle en vivant une existence parasitaire et exploiteuse.

Ensuite, Flaustier jette son jus : il explique qu'il est anarcho et démontre que les policiers qui l'ont entendu provoquer au meurtre, etc., ont entendu comme les chèvres, — de travers. En ce qui touche Angiolillo, il a cherché à déduire les raisons déterminantes de son acte; il l'avait connu à Bruxelles et tenait à affirmer son estime pour l'homme, — quant à glorifier son acte ou à pousser quelqu'un à l'imiter c'est des choses superflues. Et Flaustier conclut en affirmant que jamais il n'a poussé à faire ce qu'il n'est pas prêt lui-même à exécuter. Donc, il n'a jamais fait de provocation!

Le copain aurait pu déballer tous les meilleurs arguments du monde, ça ne portait pas sur la citrouille des jurés : ils ont rendu un verdict de culpabilité; en conséquence Flaustier a écopé

de trois mois de prison et d'Hooge d'un an, avec arrestation immédiate.

Ce n'est pas encore cette nouvelle vacherie qui entravera la marche des idées anarchotes.

VERS LA RÉVOLTE

(14) Par HENRI RAINALDY

Delcros avait écrit à sa sœur, sans trop d'empressement, plutôt par délicatesse, une lettre assez banale.

A son grand étonnement il ne reçut pas de réponse.

Dès qu'il put sortir, il se rendit à sa villa. La maison était vide. Il se renseigna; on lui apprit que sa sœur habitait depuis quelques jours à l'hôtel d'Angleterre. Il y courut; Marguerite n'y était plus; mais le gérant lui remit une lettre cachetée à la cire et laissée par elle avant son départ, pour le cas où un chasseur viendrait la réclamer.

Il brisa l'enveloppe et lut :

« Mon frère, je n'ose plus te voir... je crains de t'aimer... en amante!... »

Ces deux lignes, au lieu de le remuer jusqu'au fond de l'être, le laissèrent froid, très indifférent.

Delcros était arrivé à une force de raisonnement, de volonté telle, qu'il ne devait point souffrir de la séparation; mais, à mesure qu'il acquérait cette énergie supérieure, une pitié profonde le pénétrait. D'abord vague, indéfinie, imprécise... il souffrait des maux de chacun, des malheurs de tous et sa charité devenait admirable. Il se laissait dépouiller par des camarades, par des chasseurs peu scrupuleux auxquels il abandonnait sans compter son argent ses menus privilèges... Et l'on riait de lui! Mais, il ne disait rien, mais il laissait rire, et il donnait, et il plaignait ceux qui abusaient de sa générosité, de sa charité, de sa bonté qui l'obligeait à faire des corvées pour tout le monde, à subir des avanies, à endurer des privations pour chacun.

Sa figure s'éclairait d'un sourire quand Djeddef lui disait :

— Laisse croître ta barbe, tes cheveux, et l'on dira : le Christ est redescendu sur la terre.

Mais elle se voilait d'une tristesse quand par fois aussi son ami grondait :

— Tu deviens idiot... Tout le monde se moque de toi. C'est à croire que tu as fait le pari de laisser la méchanceté humaine...

— Je n'ai rien parié, répondait Delcros; mais je veux en effet laisser la méchanceté humaine.

Quand l'image de Marguerite se présentait à son esprit, il s'efforçait de la fixer un instant, de l'examiner, très indifféremment, puis il l'éloignait doucement, sans faire dépense d'énergie, par la simple raison qu'elle lui était indifférente.

La transformation morale de Delcros était devenue complète; en très peu de temps — presque sans motif apparent — mais en réalité à la suite du sourd travail de toutes les misères, de toutes les injustices vues ou endurées, et parce que son cœur était bon et qu'ayant souffert, il rêvait d'empêcher les hommes de souffrir et parce que son intelligence s'était soudainement ouverte à la compréhension de la suprême raison de vivre.

Pierre se demandait néanmoins comment il pourrait endurer encore, malgré sa pitié, malgré sa douceur, sa bonté, tant de tortures morales sans se plaindre ni se révolter. Aurait-il la force de rester immobile sous les gifles cinglantes des chefs, le courage de subir toutes les offenses, la grandeur de les pardonner?

Les subir, soit! Mais les pardonner... Non! C'était trop demander... Il fersit taire sa haine, il ordonnerait à ses yeux d'être ternes, de ne pas briller, à ses dents de ne pas grincer, à sa bouche de rester muette, à ses mains de demeurer immobiles le long du passepoil jaune du pantalon... La liberté était proche : il ne devait point retarder l'heure de sa venue et alors, oh! alors! Il irait devant soi, tout droit, n'importe où, les poings tendus, les yeux brillants, la parole éloquent et il prêcherait au nom de la Lumière, de la Vérité, de la Justice, du bonheur de l'humanité, de la Paix universelle, la suppression des « chais militaires » où sont soumis les nobles cœurs, les sages purs et généreux « aux tares

du mouillage et de la sophistication » de l'empoisonnement rationnel, au nom de l'armée, des trois couleurs, et de cet idéal : la Patrie!

Peut-être aurait-il des disciples comme Jésus?... Peut-être la simplicité de sa religion lui amènerait elle des fidèles : ceux qui auraient vu, ceux qui auraient souffert! Et ils iraient, envahissant le monde, prêchant la croisade de paix et d'amour.

Alors, animés d'une même idée, d'un même sentiment, peut-être les peuples s'entendraient-ils enfin pour vivre heureux; peut-être alors la terre serait-elle habitée sur toute sa surface et le soc des charrues défoncerait-il ses flancs arides, pour permettre aux semeurs de prospérité d'y jeter d'un geste flamboyant la semence puissante... Peut-être alors n'y aurait-il plus de malheureux, plus de mendiants, plus de pauvres; les uniformes, les épées, les fusils, les balles, les boulets, les canons seraient vendus à l'encan et serviraient ainsi à nourrir les créve-de-faim, les va-nu-pieds.

Et le monde n'aurait plus pour étendard que l'idéal trois fois saint de la Grande Patrie, de l'Unique famille!

Mais, en attendant l'heure propice tant désirée, Pierre, qui n'avait vraiment jamais connu cette chose infamante qu'on appelle la peur, la sentait maintenant lui ronger sourdement l'esprit, lui arracher lambeau par lambeau le sommeil, l'appétit, l'espoir.

Il avait peur!...

Les jours s'écoulaient, apportant à Delcros tout un cortège de punitions mesquines. Cependant, le rabiot seul était à redouter; la salle de police se trouvait réduite au rôle secondaire de punition d'enfant de troupe. Pierre dormait aussi bien sur le sommier en planches de la boîte que dans son lit de soldat... Les insultes, il ne les entendait pas; il exécutait aussi ponctuellement que possible les ordres des supérieurs; il était de toutes les corvées, pénibles ou non, et jamais il ne rechignait.

Ce qu'il lui fallait, c'était la classe, cette fin de martyre que tout soldat désire du plus profond de son cœur dès qu'il a trois mois de régiment.

(La suite au prochain numéro.)

Attention, les bons bourgeois!

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU

PERE PEINARD

pour l'année crétine 1899

Avec 107 calendrier révolutionnaire

SOMMAIRE

TEXTE. — Quand viendra donc le grand coup de baï; Ruminades sur le calendrier; Dévidage des mois; Les Saisons : à quand le printemps perpétuel, éclipses pour 1899 pluies d'étoiles, grandes marées, salade de calendriers, l'Automne, l'Hiver, le Printemps, l'Été; Un vagabond chante (poésie), par Adolphe itette; Sus à tous les capitalistes, tant juifs que crétiens! La chanson du Linceut (av. musique); Remède contre les écabouillages de trains; Nids d'anarchos; Le Carmagnole; Inondation raticchonnesque; Action corporative et duperie politique; Le dépeuplage; Joseph Leiter, l'ex-roi du blé; Le Panama militaire; Primes.

DESSINS. — Le grand balayeur; les Saisons; l'Automne; l'Hiver; le Printemps; l'Été; Vieux prolos; les Tisserands; Sabre et Goupillon; Le prolo devient proprio; il a un jardin sur le ventre! Les faveurs de la République; le Dépeuplage; Militarisme; Machine à fabriquer les faux.

Tout acheteur de l'Almanach a droit à des primes au GRAND ŒIL.

Prix de l'almanach : 0 fr. 25

pour le recevoir franco : 0 fr. 35

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre).

Flambeaux et bouquins

Il en pleut des bouquins, depuis quelles semaines, c'est une vraie avalanche.

Des chouettes et des tocards, il y a de tout. En voici une kyrielle.

De chez Stock :

Dites-nous vos raisons ? par Louis Guétant.
Histoire populaire de l'affaire Dreyfus, par le capitaine Paul Marin.

Drumont et Dreyfus, étude sur la Libre Paire.

L'Opinion publique et l'affaire Dreyfus, par E. Villane.

L'affaire Fabus et l'affaire El. Chourfi.

Violence et Raison, par Paul Brulat, avec préface de Clémenceau.

De la Société Libre des gens de lettres :

Colloque sentimental entre Emile Zola et Fagus, des vers!... quelques-uns sont démolis.

Philosophie et pratique du Collectivisme, par Boulard.

De chez Giard et Brière :

Socialisme et Liberté, par Rienzi.

Communications

Paris

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII^e. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Le groupe communiste du XIV^e, réunion tous les lundis soir, salle Chapron, 13, rue des Plantes. Causeries par des camarades.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationaux. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 5, rue de l'Arbalète (ancien lieu de réunion).

— Les Libertaires du XV^e, réunion tous les dimanches soir chez Béra, 116, boul. de Grenelle.

— LA BASOCHÉ, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux; affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prudhommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1895, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.

— Solidarité des Trimardeurs, réunion et permanence tous les mardis de 8 à 11 h. chez André, 42, rue Balagny, 1, impasse Compoing.

Banlieue

SAINT-DENIS. — Coalition des Révolutionnaires Dyonisiens, réunion tous les jeudis soir, salle Conroy, 86 bis, rue de Paris.

— Afin de régulariser la vente des journaux anarchistes les camarades sont priés de se fournir au dépôt central, 67, rue de la République et chez Verrier, rue de Paris. Ils trouveront également les brochures au groupe le samedi.

AUBERVILLIERS. — Les libertaires des Quatre-Chemins se rencontrent le samedi au local habituel.

Province

NIMES. — Les libertaires nimois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nîmes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. bar Terminus, à droite de la gare.

AMIENS. — Vu la nécessité de propager toujours et quand même nos idées, nous faisons appel à tous les camarades pour venir discuter avec nous tous les samedis soirs à 8 heures et tous les dimanches, au Cent de Piquet au coin de la rue du Coq.

CAEN. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, impasse Bresquin, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

AVIGNON. — Les camarades se rencontrent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge.

LE HAVRE. — Le "Père Peinard" est crié par Barrey, 10, rue Chilou et en vente dans tous les kiosques.

TANARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

REIMS. — Faubourg de Laon : réunion à la Buvette du Lavoir, le samedi. Urgence.

— Samedi 5 novembre, même local, soirée familiale.

ARLES. — "Le Père Peinard" et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Marseillaise, 1 rue de la Trouille.

CAVAILLON. — Le groupe libertaire "la Fraternelle" se réunit tous les dimanches au café des Négociants.

ANGERS. — Les copains et copines se rencontreront samedi à 8 h. 1/2 aux Bonnes-Fillettes.

— Samedi 20 octobre, salle Aubin, rue Saumuroise, 131, conférence par Henri Dhorr.

Sujet : la Liberté en danger.

BOURG-DE-PÉAGE. — Les journaux sont en vente chez Delalé, 7, place des Minimes et portés à domicile.

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

BORDEAUX. — Les journaux anarchistes sont en vente chez Mme Rolland, 104, rue Notre-Dame.

MARSEILLE. — Réunion des camarades, les jeudis, samedis et dimanches, à l'Amis Bar, 118, rue de Lodi. Tous les dimanches de 5 à 8 h., concert et causerie par un camarade.

EPINAL. — Loquier, 25, rue Ruahnénil, vend toutes les publications libertaires.

ROUBAIX. — Il est regrettable d'avoir à renouveler constamment le même appel aux camarades : c'est toujours les mêmes copains qui viennent aux groupes, les autres anarchistes — le grand nombre — se bornent à beugler contre la masse qu'ils traitent d'ovachie : qu'ils donnent donc l'exemple de l'ardeur et de l'initiative!

Il est urgent de nous grouper, de connaître nos moyens! Notre nouvel appel restera-t-il encore infructueux?

Les quelques actifs ont décidé de distribuer gratuitement des brochures et des manifestes; ils en ont déjà un grand nombre; mais, ce stock épuisé il faudra le renouveler et ils espèrent que les endormis s'éveilleront.

Tous les samedis, réunion au Pile, chez François, maison Bourgeois, à 8 h. et au Tambour-Maitre, 14, rue des Longues-Haies.

Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Petite Poste

C. Liencourt. — L. Montceau. — Coop. Lyon. — G. Domarain. — D. Montluçon. — M. Toulouse. — L. Marmande. — P. Millau. — L. Yohoghyan. — F. Duerkleim. — D. Foix. — N. Alais. — B. Reims. — V. Nîmes. — R. Châteaumeillant. — C. Fives. — H. Angers. — N. Hirson. — A. Angers. — G. Amiens. — N. Malzéville. — Reçu réglements, merci.

— Moreau, tailleur de pierre, est prié de donner son adresse à Montperrin, imp. Bresquin, Troyes.

— E. : Je ne connais pas la « France Ouvrière ».

— *Libréta* : Oui, tu es dans le vrai. Tu aurais même pu ajouter que ceux dont tu parles sont les seuls réellement socialistes, les autres n'étant que des politiciens — la dernière incarnation de l'Autorité.

Pour les Détenus politiques

A un petit gueuleton, entre délégués au Congrès de Rennes, l'omelette au « flambez finances » a été flambée pour de bon et les 3 francs qu'elle eût dû coûter ont été réservés pour les détenus.

Quelques copains de Billy Montigny, 4 francs.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saïsi).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare; 0.50, franco 0.60.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exempl.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES OENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ÉTIÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaughy.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

LA MORALE ANARCHISTE, par Kropotkine.

LA PROPAGANDE SOCIALISTE, SON RÔLE ET SES FORMES, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exempl.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exempl.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Jarvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05. Par poste, l'ex. 0.05, dix ex. 0.35.

GUGULES NOIRS, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

La collection de LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros brochés, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

Affiches illustrées : Le P. P. au Populo, le CANDIDAT A LA LUNE et KIP-KIP BOURRIQUOT, avant et après 1789, chaque affiche 0.10, franco les deux 0.25.

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDORMIS, par Zo d'Axa, le vol. 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1.50.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉTÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LA PATURE par Rainaldy

DELCHOS, par Rainaldy ..

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Ce journal est composé par des ouvriers syndiqués.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.
Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris



Les Nouveaux Frères Siamois